

Joe Bremer

Les rêves fracassés

Quand l'incompétence tue l'espérance

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

© Joe Bremer

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue.....	7
----------------------	----------

PARTIE I : Les années recherche.....11

Le coup de fil.....	12
Un professeur atypique.....	22
Le Centre des Technologies de l'Information (CTI).....	27
La recherche mode d'emploi.....	31
À la recherche de la notoriété.....	40
La naissance d'une idée.....	59
Le coup de poker de la Saint-Valentin.....	73
La mobilisation générale.....	82
Le conseil d'administration.....	94
Une occasion ratée.....	98

PARTIE II : Le début du commerce électronique101

L'entretien d'embauche.....	102
La perte des illusions.....	111
Vers la révolte.....	123
Un projet à la dérive.....	144
L'explosion.....	154
Le retour du bon sens.....	170
Seul contre tous.....	178
Jusqu'au bout du rêve.....	189
La réorganisation.....	204

L'ampleur de l'échec.....216

PARTIE III : La consultance.....218

Remise en question.....219

La mission hollandaise.....225

La mission bruxelloise.....233

La reconversion.....245

La dernière mission.....252

ÉPILOGUE.....269

ANNEXE 1 : Les réseaux informatiques.....274

La communication entre ordinateurs.....275

Les protocoles de communication.....280

L'architecture d'Internet.....283

L'architecture X.25.....284

Les composants d'un réseau informatique.....287

Terminologie.....289

ANNEXE 2 : Les systèmes d'information.....291

Structure d'un ordinateur.....292

Du mainframe au smartphone.....294

Les systèmes d'exploitation.....296

Les progiciels.....297

Terminologie.....298

Prologue

« Une crise de confiance sans précédent ébranle l'économie mondiale. De grandes institutions financières sont menacées, des millions de petits épargnants dans le monde qui ont placé leurs économies à la Bourse voient jour après jour fondre leur patrimoine, des millions de retraités qui ont cotisé à des fonds de pension craignent pour leurs retraites, des millions de foyers modestes sont mis en difficulté par la hausse des prix. »

Avachi dans son canapé, Pierre écoute la retransmission du discours du président Sarkozy d'une oreille distraite. En cette fin 2008, la crise qui secoue la planète finance et menace la planète tout court est à la une de tous les journaux télévisés. Les chefs d'État, les politiciens de tous bords, les économistes et une galaxie d'experts se relaient qui pour expliquer les causes de la crise, qui pour en démontrer la gravité. Rares sont ceux qui précisent pourquoi cette crise pourtant prévisible n'avait pas été prévue. Et personne ne manifeste une once d'honnêteté en assumant sa part de responsabilité.

« Comme partout dans le monde, les Français ont peur pour leurs économies, pour leur emploi, pour leur pouvoir d'achat. »

Pierre en sait quelque chose, lui dont les placements de « bon père de famille » conseillés par sa banque ont perdu plus de 50% de leur valeur en moins d'un an. Certes, Pierre est conscient que la majorité de ses concitoyens est plus mal lotie que lui. Issu d'une famille d'ouvrier, il a eu la chance de faire des études universitaires et de conduire une carrière professionnelle particulièrement intéressante et raisonnablement bien rémunérée. C'est pourquoi, malgré un divorce calamiteux qui lui a coûté la moitié de sa fortune et les conseils avisés de banquiers plus incompetents que véreux qui

ont réduit le restant de son patrimoine de moitié, il a pu s'acheter un petit studio et s'assurer une retraite suffisante pour couvrir les frais courants. Il n'a donc pas de souci à se faire pour sa survie. Quant aux plaisirs de la vie, cela fait longtemps qu'il y a renoncé, pas tellement faute d'argent, mais faute de liens sociaux.

« La crise financière n'est pas la crise du capitalisme. C'est la crise d'un système qui s'est éloigné des valeurs les plus fondamentales du capitalisme, qui a trahi l'esprit du capitalisme. »

Sarkozy et tous les dirigeants européens essaient de persuader leurs électeurs que le système qui les a portés au pouvoir n'est pas en cause et, qu'au contraire il faut le renforcer pour garantir un avenir meilleur. Mais les raisonnements alambiqués utilisés à cette fin peinent à convaincre grand monde, et certainement pas Pierre. En d'autres circonstances et à une autre époque, Pierre se serait réjoui de ce qui ressemble à un chant du cygne du capitalisme. Faisant partie de la génération mai 68, il avait rêvé d'une autre société, d'une voie médiane entre le communisme et le capitalisme. La chute du mur de Berlin, telle une digue qui se rompt, a inondé l'Europe d'un flot de libertés : la liberté d'expression, la liberté d'entreprendre, mais également la liberté pour les riches et les puissants d'écraser les faibles. Mais surtout, le capitalisme a pris le pouvoir, sans partage et sans pitié. Aujourd'hui, Pierre est désabusé et découragé. Il sait qu'il ne vivra jamais le Grand Soir, que la société juste et respectueuse de l'homme, de tous les hommes, dont il avait rêvé et pour laquelle il avait essayé de s'engager, ne verrait jamais le jour.

Las et démoralisé, Pierre décroche du discours de Sarkozy, malgré la performance d'acteur remarquable du président

français. Les yeux mi-clos, la télévision en fond sonore, il passe en revue son existence de soixante ans. Que de changements sociétaux et technologiques en seulement deux générations ! Pierre se rappelle l'introduction de la télévision, pendant longtemps réservée à quelques privilégiés. L'émotion l'envahit au souvenir des retransmissions télévisées des exploits de Charly Gaul, le héros du peuple luxembourgeois et qu'il a pu vivre en compagnie de son père dans le café du coin. Les programmes télévisés couvraient une plage horaire de quelques heures, le reste du temps étant occupé par la mire destinée au réglage de l'image. Aujourd'hui, le petit écran s'est répandu comme une traînée de poudre. On le trouve dans chaque pièce des maisons et jusqu'aux écrans des smartphones. Regarder la télévision est devenu une activité solitaire et les émissions servent essentiellement à préparer les cerveaux pour une bonne réception des pubs.

La voiture également a façonné le style de vie des Européens. Il y a un demi-siècle, la rue offrait un terrain de jeu idéal aux enfants. C'est avec nostalgie que Pierre se rappelle les matchs de football homériques, interrompus occasionnellement par l'auto d'un voisin. Les carreaux des maisons bordant la chaussée étaient régulièrement les victimes collatérales de l'enthousiasme des gamins. 50 ans plus tard, la voiture a considérablement contribué à rendre l'air irrespirable et à mettre en place la serre planétaire qui est en train d'étouffer l'humanité.

Et que dire du Luxembourg, son pays natal ? Petit pays au niveau de vie modeste et dont l'existence même était largement inconnue dans le monde, le Luxembourg est devenu le paradis des trafiquants et des évadés fiscaux de la planète entière, offrant des plans de blanchiment infailibles, quel que soit le niveau de saleté de l'argent inondant sa place financière.

Pierre faisait partie de ces jeunes qui croyaient au projet européen en tant que rempart aux effets néfastes de la mondialisation et comme défenseur des valeurs humanistes qui font la force de ses États membres. Impuissant, voire désespéré, il a assisté à la transformation de l'Union européenne en immense bureaucratie dédiée exclusivement à la protection du libre-échange à force de directives pointilleuses et tellement éloignées des préoccupations des citoyens européens.

En un demi-siècle, l'Europe, première puissance mondiale, est devenue un nain économique et politique, dépassée par les pays émergents qui à force de dynamisme et de mépris de toute règle sociale et environnementale se profilent comme les nouveaux maîtres du monde.

L'absence de projet mobilisateur a détourné le peuple de l'idéal européen. Et pourtant ! Pendant sa carrière d'ingénieur, Pierre a eu le privilège de participer à des initiatives qui auraient pu contribuer à pérenniser le rôle moteur de l'Europe dans le monde si des esprits mesquins n'avaient préféré leur intérêt à court terme aux dépens d'une vision plus vaste à long terme. Aujourd'hui encore, frustration et regrets tenaillent Pierre qui régulièrement passe en revue sa vie faite d'occasions ratées.

PARTIE I :

Les années recherche

*Ceux qui aiment marcher en rangs sur
une musique : ce ne peut être que par erreur
qu'ils ont reçu un cerveau, une moelle
épineuse leur suffirait amplement.*

Albert Einstein

Le coup de fil

— Que vas-tu faire maintenant ?

Cette question rhétorique de Nicole est adressée à Pierre, son beau-frère. Mariée à Paul, le frère de Pierre, Nicole s'est battue pendant des années pour aider son fiancé à s'en sortir, à faire oublier les égarements de son adolescence et les multiples échecs scolaires. Durant ces années sombres, sa belle-mère ne manquait pas de mettre en avant le parcours exemplaire de Pierre, la fierté de la famille. Devant les difficultés de son beau-frère à trouver un emploi après ses brillantes études d'ingénieur, Nicole savoure sa revanche. Malgré la trajectoire chaotique de son époux, celui-ci a déniché un poste d'expert-comptable dans une Administration. Garantie d'emploi à vie, rémunération correcte, retraite assurée, Paul est paré pour affronter les vicissitudes de la vie. Confortablement assis dans son fauteuil de fonctionnaire, Paul va pouvoir observer les phénoménales transformations sociétales sans risquer d'être impacté.

— Il ne suffit pas d'avoir des diplômes pour trouver un job !

En cette fin août 1973, l'été a cédé sans résistance sa place à un automne précoce. La grisaille d'un ciel menaçant assombrit la salle à manger familiale. À côté de Nicole qui triomphe et de Pierre perdu dans ses pensées, les deux sœurs de ce dernier ainsi que sa mère complètent un tableau sans vie et sans chaleur. Chacun est enfermé dans sa bulle laissant Nicole égrener son monologue revancharde. Pendant leur jeunesse, les deux frangines de Pierre ont rêvé, l'une d'une carrière de chanteuse, l'autre de grandes études scientifiques. Aujourd'hui, elles sont toutes les deux institutrices, privilégiant la stabilité d'emploi et les longues vacances aux incertitudes d'un monde secoué par la première crise pétrolière. La mère de Pierre est

repassée en mode « souci maternel ». Après avoir réussi à trouver une situation pour Paul, après avoir remis ses deux filles dans le droit chemin en les obligeant à abandonner des ambitions utopiques pour un métier solide, voilà qu'elle doit se tracasser pour l'avenir de Pierre.

Mais celui-ci n'en a cure. Tout comme il ne prête aucune attention aux paroles faussement bienveillantes de sa belle-sœur. Pierre s'est replongé cinq ans en arrière quand, dans cette même pièce, il s'apprêtait à partir pour Liège afin d'y entamer des études d'ingénieur civil. Ayant choisi, six ans plus tôt, un cycle d'études modernes de six ans plutôt qu'un cursus classique de sept ans, Pierre a fortement réduit ses possibilités d'études supérieures. Les carrières dans la médecine et le droit étant réservées aux diplômés classiques et contrôlées par l'élite en place, une filière scientifique restait la seule possibilité pour Pierre. Ce dernier a donc opté pour le métier d'ingénieur, dont il ne connaissait rien il y a cinq ans et dont il ne connaît toujours rien cinq ans plus tard, diplôme en poche. Les quelques entretiens d'embauche auxquels il a été convié l'ont progressivement fait douter de la pertinence de son choix. Mettre aux points des processus industriels, gérer des équipes d'ouvriers, améliorer la productivité d'une usine, toutes ces activités n'étaient décidément pas sa tasse de thé.

Pendant les cinq années passées à Liège, Pierre a non seulement obtenu un diplôme, mais son esprit s'est ouvert aux problèmes de société. Dès sa venue à l'université, il avait été fortement ému par Jan Palach, ce jeune Tchèque qui s'est immolé pour protester contre l'invasion de Prague par l'armée rouge. Il pressentait, comme beaucoup de jeunes de son époque, que la fin du Printemps de Prague était une tragédie pour l'humanité. Pierre est arrivé à Liège en octobre 1968. Mai 68 ayant mis quelques mois à traverser la frontière, la révolte

estudiantine a frappé la Belgique à la rentrée académique 1968. Étudiant timide et studieux, Pierre s'était juré de faire un effort maximal pour s'adapter au milieu universitaire et à sa ville d'accueil. Mais plutôt que d'assister sereinement aux cours, difficiles, mais intéressants, il a participé à leur boycott, aux assemblées d'étudiants, même au dépavage de la place du XX août, lieu emblématique de la vie universitaire liégeoise.

La décision de Liège comme théâtre de ses études supérieures avait été presque une évidence pour Pierre. À l'époque, le Luxembourg ne disposait pas d'une infrastructure universitaire, son gouvernement ayant préféré profiter de celles des pays voisins. Multilingues, les étudiants luxembourgeois avaient un large choix de sites universitaires, mais la plupart poursuivaient leurs études en Belgique, France, Allemagne ou Suisse. Pierre avait assisté à une journée portes ouvertes organisée par l'Université de Liège pour les bacheliers luxembourgeois. Il a vu des locaux vétustes, une ville sans charme et sale, car industrielle. Mais il y a ressenti une âme, une chaleur humaine qui ont emporté sa décision. La proximité du Luxembourg a également pesé dans la balance. En effet, si Pierre avait hâte de quitter l'étroitesse territoriale et culturelle du Luxembourg, il ne voulait pas définitivement couper les ponts. On ne sait jamais !

Tout au long de son parcours universitaire, Pierre s'est intéressé aux problèmes d'injustice et de pauvreté sur terre. Il a rejoint Amnesty International et la lutte pour le respect des droits de l'homme. Il a écrit quantité de lettres pour aider à faire libérer des prisonniers d'opinion à travers le monde, d'Amérique latine aux pays communistes. Nelson Mandela était devenu son icône. Et au fur et à mesure de l'avancement de ses études, Pierre était convaincu qu'il avait une mission sur cette terre : se battre pour une société plus juste, plus

écologique, plus solidaire. En revanche, il ne voyait aucunement comment concilier sa future carrière professionnelle avec ses rêves politiques.

Revenu de Liège, diplôme en poche, idéal intact, mais en panne de projet concret, Pierre a postulé auprès de plusieurs multinationales américaines, appelées à la rescousse de l'économie luxembourgeoise, confrontée à une dramatique crise de la sidérurgie. À l'époque, le Grand-Duché n'avait pas encore opéré sa mue transformant son enfer industriel en paradis fiscal. Lors des rares entretiens d'embauche qu'il a décrochés, Pierre a entr'aperçu quelques aspects du métier d'ingénieur. Et aucun ne lui a plu. Sans même mentionner son objectif de concilier carrière professionnelle et conviction politique. Son manque de motivation pour les postes proposés était tellement flagrant que tous les interviews se sont terminés par un poli « on vous recontactera ».

En cette fin août maussade, Pierre se demande s'il a choisi la bonne voie, si les cinq ans d'efforts et de privations nécessaires pour obtenir son diplôme vont servir à quelque chose. Il se sent comme le prisonnier qui a réussi à s'évader, qui a profité de quelques années de liberté et qui vient d'être remis sous les verrous pour une durée indéterminée. Il y a cinq ans, il était prêt à tout pour quitter la maison familiale et le pays natal pour découvrir le monde. À l'époque, il n'a pas réfléchi à l'après-université, à son métier, à sa vie. Aujourd'hui, il n'a qu'une envie, être ailleurs, être différent, être utile.

Dring ! La sonnerie du téléphone fait éclater la bulle dans laquelle chacun s'était enfermé. C'est Claudine, la sœur aînée de Pierre qui se précipite pour aller décrocher l'appareil suspendu au mur du couloir d'entrée. Elle attend probablement

un appel de son fiancé. À peine sortie, elle revient, la mine contrariée.

— C'est pour toi. L'Université de Liège. Je n'ai pas compris le nom de la personne.

Ces mots, prononcés sur un ton de reproche, sont destinés à Pierre qui se lève, lui aussi irrité.

— C'est probablement un problème administratif, se dit-il en se dirigeant sans enthousiasme vers le téléphone.

En réfléchissant, il se dit qu'à cinq heures le vendredi, les fonctionnaires de l'Université sont en mode week-end depuis belle lurette et ont remis tous les dossiers bureaucratiques au fond du tiroir de leur bureau. C'est donc avec une certaine curiosité qu'il décroche.

— Pierre Schmitt à l'appareil.

— Ici, c'est le professeur Renquin, tonne la réponse à travers le téléphone.

Renquin ! Plus connu par tous les étudiants ingénieurs sous le nom de Rackham le rouge à cause de sa chevelure rousse. Responsable de la section Électronique de la faculté des Sciences Appliquées. Redouté par tous les étudiants pour son intransigence et ses coups de gueule. Le courant n'est jamais passé entre Renquin et Pierre. Contrairement à beaucoup d'étudiants, qui essayaient de s'attirer les bonnes grâces de Renquin pour éventuellement bénéficier de son influence le moment venu, Pierre est toujours demeuré distant, limitant les contacts au strict minimum requis par la relation professeur-étudiant.

— Comment vas-tu ? Où en sont les recherches de ton premier emploi ?

Pierre remarque que le vouvoiement, obligatoire entre professeur et étudiant, a fait place au tutoiement. Son diplôme

d'ingénieur l'a manifestement fait grimper d'un échelon dans la hiérarchie sociale. Bien entendu, le tutoiement est unidirectionnel et le restera tout au long de leur relation.

Le professeur Renquin, sans attendre de réponse de Pierre, poursuit.

— Te souviens-tu du Centre des Technologies de l'Information dont je vous ai parlé il y a quelques mois ?

Bien sûr, Pierre n'a pas oublié l'offre du professeur Renquin de rejoindre ce tout nouveau centre de recherche. Il ne l'avait pas accepté. La perspective de travailler sous l'autorité de Renquin et de subir ses sautes d'humeur ne l'avait pas enchanté, quel que soit par ailleurs l'intérêt du projet.

Imperturbable, Rackham le rouge continue.

— Je viens d'avoir l'aval du Conseil d'Administration pour engager deux chercheurs supplémentaires. Es-tu prêt à nous accompagner dans cette aventure que je te promets palpitante ?

En quelques secondes, Pierre pèse le pour et le contre et, faisant fi de la personnalité de Rackham, se dit que le CTI peut être une issue à l'impasse dans laquelle il se trouve.

— Les thèmes de recherche du CTI sont tout à fait innovants et sans rapport avec mes cours dispensés à l'Université.

Pierre se met à rêver d'une technologie accessible à tous, simplifiant la vie de chacun, contribuant à l'épanouissement de l'humanité. Il se convainc que la recherche est peut-être le meilleur moyen de concilier son métier et son idéal politique.

— Je ne peux te proposer qu'un CDD de maximum quatre ans, car, au-delà, les charges salariales seraient trop lourdes.

Pierre se voit déjà de retour à Liège, la ville où il s'est épanoui, où il a connu son premier amour, où son esprit s'est ouvert sur le monde.

— Les activités du centre commencent dès lundi et j'aimerais que toute l'équipe soit au complet à cette occasion. Il faudrait donc que tu me donnes une réponse tout de suite et que tu me confirmes ta présence à Liège ce lundi.

Plus il y réfléchit, plus il est enthousiaste. Il retrouvera des copains à qui il a fait ses adieux qu'il croyait définitifs il y a quelques semaines. Et puis, il quittera ce cadre familial et ce pays qui recommencent à l'oppresser, à peine un mois après son retour de Liège.

— Allô Pierre. Es-tu toujours là ?

L'absence de réaction de Pierre fait hausser le ton au professeur Renquin.

— Es-tu prêt à nous rejoindre ? Sinon, dis-le-moi que je puisse contacter d'autres collègues de ta promotion.

Rackham le rouge, peu habitué à des réponses négatives, et encore moins à l'absence de réponse, s'énerve et crie dans le téléphone.

— Pierre, il me faut une décision maintenant.

Le supplément de décibels arrache Pierre à sa rêverie.

— Oui, j'accepte bien volontiers. Et je me débrouillerai pour être à Liège lundi.

Après l'échange de quelques banalités sur le plaisir de se revoir et de travailler ensemble, Renquin raccroche. Héberté, Pierre garde l'écouteur à la main pendant quelques instants, ne réalisant pas encore qu'en un coup de fil, il a décidé du lancement de sa carrière dans une direction qu'il n'avait même pas envisagée jusque-là.

Quand Pierre retourne dans la salle à manger, tous les regards, curieux et inquiets se posent sur lui. En quelques mots, il résume la conversation téléphonique qu'il vient d'avoir, insistant fièrement sur le fait que dès lundi, il commencera son

activité de chercheur. Ses deux sœurs le félicitent, heureuses de la réussite de leur frère. Nicole, sa belle-sœur, fait mine d'être contente. En réalité, elle avale sa rancœur face au parcours sans fautes de son beau-frère.

— Tu retourneras donc à Liège ?

Cette question, ou plutôt ce reproche de sa mère exprime la détresse d'une femme qui, un mois après avoir retrouvé son fils, le perd à nouveau, peut-être définitivement.

— Où vas-tu loger ?

Pierre n'y avait pas pensé. Et il faut faire vite. Un week-end le sépare de son départ pour Liège.

Étudiant, Pierre louait une chambre dans une petite maison occupée par un couple de retraités. Grande d'à peine dix mètres carrés, la chambre était meublée d'un lit, d'une table et d'une armoire. La salle de bain et le petit déjeuner étaient partagés avec les propriétaires. Absorbé par ses études et occasionnellement par ses sorties, Pierre s'était accommodé sans difficulté de ce cadre dépouillé et triste. D'autant plus que la maison était bien située et que les bailleurs étaient discrets. Et Pierre de se rassurer :

— J'y ai survécu pendant cinq ans. Je tiendrai bien quelques semaines de plus. Le temps de trouver un logement plus approprié pour un jeune chercheur.

Aussitôt dit, aussitôt fait, Pierre se dirige vers le téléphone.

— Allô Madame Pendeville. Pierre Schmitt à l'appareil.

D'abord surprise, Madame Pendeville, la propriétaire, laisse éclater sa joie et actionne son moulin à paroles. Ils ont souvent pensé à lui. Il a été si gentil. Et si sérieux. Jamais ramené de fille à la maison. Jamais de bruit. Au bout de quelques minutes, Pierre essaie de reprendre la parole et de formuler l'objet de son appel.

— Avez-vous déjà loué la chambre ?

— Non, pas encore. Plusieurs étudiants sont venus la visiter. Mais ils étaient noirs. Ils avaient l'air gentils. Mais ces gens-là sont différents et nous ne voulions pas d'ennuis. Nous leur avons donc dit que la chambre était louée.

Cet acte de racisme ordinaire permet ainsi à Pierre de régler en un tournemain son problème de logement.

Dimanche soir, Pierre s'apprête à répéter un rituel immuable depuis cinq ans : charger sa valise dans la voiture, faire un salut à sa mère et mettre le cap sur Liège. Mais aujourd'hui, si la routine est la même, l'ambiance qui l'entoure est différente. Pierre sait que ce soir, l'au revoir sera un adieu, car même s'il continuera à visiter ses parents, plus jamais il ne reviendra s'installer dans la maison familiale. Une fois sa valise rangée, Pierre se penche dans la voiture pour faire un signe à sa mère qui est restée sur le pas de la porte.

Et là, il a devant lui une image bouleversante. Malgré le temps maussade, malgré la pluie drue, il voit de grosses gouttes ruisseler sur les joues de sa maman. Non, ce ne sont pas des gouttes de pluie, car sa mère est protégée par l'auvent. Ce sont bien des larmes. Très pudique en général, au point que d'aucuns la trouvent froide voire sans cœur, ce soir, la mère de Pierre n'essaie pas de cacher ses émotions. Quels sentiments peuvent bien l'animer pour la bouleverser à ce point ? Est-ce simplement le fait que son fils quitte la maison familiale ? Ou est-ce qu'elle appréhende l'avenir et qu'elle a peur pour son fils ? En tout cas, ce flot de larmes noie en quelques secondes les certitudes que Pierre avait acquises depuis le coup de fil de Renquin.

A-t-il raison de désertier le cocon familial pour une aventure à l'issue incertaine ? Pourquoi rejoindre un professeur dont il ne supporte ni l'ambition ni le comportement irascible ? Qui

est-il pour prétendre transformer le monde ? De multiples questions ont remplacé les réponses trop faciles qu'il a formulées depuis vendredi. Après tout, il peut encore reculer. Il n'a rien signé et un changement d'avis n'aurait guère de conséquences, à part le courroux définitif de Rackham.

Et Pierre se lance un défi pour prendre une décision définitive : si au bout de la rue, il tourne à droite, il fera le tour du quartier et retournera à la maison ; si au contraire, il vire à gauche, il n'hésitera plus et se jettera sans regret dans l'aventure liégeoise. Après un dernier signe à sa mère, il démarre. Il n'aura jamais mis autant de temps pour parcourir les deux cents mètres qui le séparent du bout de la rue. Arrivé au Stop, il marque un arrêt prolongé malgré l'absence totale de circulation ce dimanche soir. Et puis, il tourne le volant à gauche en accélérant à fond au point de faire crisser les pneus sur la chaussée. À nous le monde !

Un professeur atypique

— Bienvenue à vous tous. Je suis particulièrement heureux de vous accueillir en ce Centre des Technologies de l'Information. Il y a quelques semaines, vous avez obtenu votre diplôme d'ingénieur. Je vous ai connus et appréciés comme étudiant. Si je vous ai sélectionnés, c'est parce que j'ai estimé que vous aviez les qualités requises pour devenir chercheur. À vous de montrer que je ne me suis pas trompé.

Le ton du professeur Renquin est triomphal, preuve qu'il a dû se battre avant de vivre cette journée inaugurale du CTI. Le tout nouveau bâtiment du Centre est érigé au sein du nouveau campus de l'Université de Liège, situé à l'extérieur de la ville. L'édifice comprend une trentaine de bureaux individuels équipés d'un mobilier à la fois design et fonctionnel. Un énorme bureau, digne d'un PDG de grande entreprise est réservé au directeur. Une vaste salle de réunion dotée d'une table ovale en chêne et d'une vingtaine de sièges en cuir complète l'ensemble. C'est dans cette salle que le professeur Renquin a réuni ses nouveaux collaborateurs. Pierre et ses neuf collègues écoutent le directeur d'une oreille distraite. Ils sont contents de se retrouver. Ils ont l'impression de prolonger leurs études, le salaire en plus et le stress des examens en moins. Ils n'ont aucune idée de ce qui les attend vraiment.

— Vous n'êtes plus étudiants. Vous n'aurez plus d'examens à passer. Mais vous serez jugés au quotidien par vos pairs, pour la qualité et l'intérêt de vos travaux. Vous êtes ici pour explorer de nouveaux domaines, pour élaborer des concepts originaux et pour mettre au point des solutions aux problèmes présents et à venir.

Le professeur Renquin est dans son élément. Impressionner son auditoire par ses envolées grandiloquentes, le surprendre

avec des informations inattendues, lui faire peur au moyen de statistiques trafiquées si nécessaire, tels sont les ingrédients des discours de Renquin. Pierre et ses collègues le connaissent trop bien pour se laisser prendre au jeu. S'ils sont tous physiquement présents, leur esprit est ailleurs. Pierre essaie d'imaginer sa nouvelle vie, les possibilités que lui offre son salaire, les loisirs que le temps disponible lui permettra de poursuivre, peut-être la découverte de l'âme sœur.

— Nous allons nous lancer dans un domaine de recherche très innovant et qui pour le moment intéresse peu les chercheurs à travers le monde. Nous allons nous associer à la recherche dans le secteur de la communication entre ordinateurs.

Pierre est surpris, car il ne voit pas l'intérêt de faire communiquer des machines les unes avec les autres. Et les exemples cités par le professeur Renquin n'arrivent pas à le convaincre. Augmenter la capacité de traitement des ordinateurs en répartissant des tâches sur plusieurs d'entre eux, faire exécuter un programme à distance si l'ordinateur local n'a pas la puissance de calcul ou les logiciels nécessaires pour le faire, autant d'applications qui sont très hypothétiques et à des années-lumière des possibilités actuelles.

Lorsque le professeur en vient à expliquer le mode opératoire de la recherche au CTI, il a perdu définitivement l'attention de son auditoire. Pourtant, l'approche qu'il a mise au point est tout à fait innovante pour l'époque. Il a réussi à intéresser de grands groupes belges, français et allemands à son domaine de recherche. Il les a convaincus de monter en interne des projets pouvant bénéficier des technologies émergentes étudiées au CTI. Les équipes de chercheurs du CTI aideront à faire avancer et, si possible, à faire aboutir ces projets tout en consacrant la moitié de leur temps aux activités de recherche.

En contrepartie, les entreprises partenaires prennent en charge la moitié de la rémunération des chercheurs, le CTI payant l'autre moitié.

Pour comprendre l'approche de Renquin, il faut se replonger dans le contexte de l'époque. En Belgique, les diplômes d'ingénieur civil sont délivrés par les Facultés des Sciences Appliquées des universités. Ces Facultés sont indépendantes des Facultés des Sciences qui forment physiciens, chimistes ou mathématiciens. À Liège, les rênes de la Faculté des Sciences Appliquées sont tenues par un groupe de vieux professeurs ayant une idée précise et immuable du métier d'ingénieur. Un ingénieur se doit d'être présent sur les chantiers, dans les usines. Les sections phares de la Faculté s'intitulent Génie Civil, Mécanique ou Electro-Mécanique. Quand quelques années plus tôt, l'Université décide d'instituer une section Électronique, les dinosaures de la Faculté entrent en résistance. La guerre est déclarée lors de la création des options Informatique, Automatique et Télécommunications. Les chaires de ces nouvelles matières sont tenues par de jeunes professeurs bardés de diplômes délivrés par des universités prestigieuses. À l'exception de Renquin, titulaire de la chaire Automatique, simple ingénieur, malgré des efforts désespérés et vains de décrocher un doctorat dans une université américaine.

Cet échec crée chez Renquin un complexe d'infériorité, largement compensé par un autoritarisme et un dynamisme de tous les instants. Extraverti, Renquin est ambitieux. Il veut être premier et reconnu comme tel partout où il agit. Déjà, il a pris la tête de la section Electronique de la Faculté des Sciences Appliquées. C'est lui qui mène le combat contre les dinosaures de la Faculté. Certains professeurs de l'ancienne école, pour « punir » les étudiants ayant choisi l'option Electronique,

donnent des notes tellement basses qu'elles sont pratiquement irrattrapables. À cette époque, pendant le tête-à-tête de l'examen oral, l'examineur est libre de poser les questions qu'il veut et d'attribuer une note à la tête du client. Pour contrer l'action des dinosaures, Renquin donne instruction aux collègues de sa section de compenser les notes rédhibitoires de la vieille garde par des notes exceptionnellement élevées, même si elles ne sont pas méritées.

Le prochain objectif de Renquin est de devenir Doyen de la Faculté. Un objectif difficile à atteindre, car le poste de Doyen, plutôt honorifique, est souvent réservé à un professeur expérimenté, proche de l'éméritat. Renquin veut l'obtenir vite et en faire un poste de pouvoir lui permettant de transformer de fond en comble la Faculté. La première étape consiste à faire de la section Electronique la section phare, non pas par le nombre d'étudiants, mais par la qualité de ceux-ci. Pour y arriver, il essaie de décourager ceux qu'il n'estime pas dignes de la section.

Les études d'ingénieur civil s'étalent sur cinq ans, deux années de candidature et trois années de spécialisation. Au bout de deux années de candidature, les étudiants choisissent la spécialité dans laquelle ils veulent exercer leur profession. Chaque année, la section Electronique connaît un succès grandissant, les étudiants considérant que les nouvelles technologies qui y sont enseignées leur offrent un avenir plus prometteur que les matières traditionnellement associées au métier d'ingénieur. Renquin utilise son premier cours de troisième année pour séparer le grain de l'ivraie. À coup de statistiques rebutantes (p. ex. : si vous n'avez pas obtenu au moins une mention bien en candidature, vous avez moins de 30% de chances de réussir en Electronique), Renquin

décourage en général un tiers de son auditoire qui dès la première semaine change de section.

Mais les ambitions de Renquin vont bien au-delà du cadre de l'Université. Il vise ni plus ni moins la réputation mondiale dans son domaine de recherche. Il est assez lucide pour se rendre compte que la qualité ou l'originalité de ses travaux de recherche sont insuffisantes pour lui permettre d'atteindre le sommet. Mais il a un argument supplémentaire à faire valoir : son bagou. Si Galilée avait eu la tchatche de Renquin, il n'aurait eu aucune peine à persuader ses inquisiteurs que la terre tourne autour du soleil ou autour de n'importe quel autre astre. Avec son français teinté d'expressions wallonnes, avec son anglais chargé de locutions françaises traduites littéralement, Renquin met au défi n'importe qui de contester ses théories les plus farfelues. Sa taille d'un mètre quatre-vingt-douze et sa carrure de judoka poids lourd finissent par persuader les plus sceptiques.

Tel est Renquin, au service duquel Pierre et ses collègues vont démarrer leur carrière en tant qu'ingénieur-chercheur. Pierre n'est pas enthousiaste devant cette perspective, mais il ne désespère pas de vivre quelques moments passionnants. Il a cessé d'écouter Renquin vers le milieu de son discours et il ne sait toujours pas ce qu'on attend de lui. Mais il n'est pas inquiet. Renquin, très directif et peu enclin à laisser trop de liberté à ses collaborateurs, lui dira précisément ce qu'il devra faire.

Le Centre des Technologies de l'Information (CTI)

Après le discours de Renquin, Pierre découvre son environnement de travail. Un bureau individuel avec vue sur la forêt et mobilier neuf et fonctionnel. Jamais Pierre n'aura connu un tel luxe et en pénétrant dans le bureau, il a l'impression de grimper plusieurs échelons de l'échelle sociale. À défaut de résultats de recherche, le CTI épate par son infrastructure à faire pâlir d'envie les chercheurs du monde entier.

Le Centre des Technologies de l'Information est une initiative de la Province de Liège, financée par l'État avec le soutien de quelques entreprises de la région liégeoise. Comment un territoire en déclin industriel peut-il se permettre un investissement aussi considérable ? La réponse se trouve dans le contexte politique de l'époque. La Belgique est encore un État unitaire. Parler de fédéralisme relève de la haute trahison. Et pourtant, les remous communautaires font déjà rage dans le pays. L'événement le plus spectaculaire de cette guerre fratricide est l'expulsion des francophones de la prestigieuse Katholieke Universiteit Leuven (KUL). Pour reloger les étudiants francophones, on a créé de toute pièce l'Université Catholique de Louvain, sise à Louvain-la-Neuve, ville nouvelle devenue le symbole de la résistance des francophones face à l'impérialisme flamand. La création d'une nouvelle université catholique avec les deniers publics provoque des jalousies à travers le pays. D'autres universités réclament de nouveaux bâtiments et des moyens supplémentaires. L'Université Libre de Bruxelles et l'Université de l'État à Liège ont dès lors obtenu les financements nécessaires pour créer de tout nouveaux campus. L'argent est suffisant pour ériger les bâtiments, mais manque cruellement pour les équiper. C'est ainsi qu'il a fallu attendre

des années après sa construction pour voir le nouvel hôpital universitaire de Liège commencer à fonctionner.

La crise universitaire n'est qu'une des faces visibles du malaise belge de l'époque. La Wallonie, grâce à son industrie sidérurgique, a été pendant des années une des régions les plus prospères d'Europe. Au début des années 70, elle est frappée, comme le reste de l'Europe par une terrible crise de la sidérurgie. L'État belge décide d'investir des milliards de francs pour sauver le fleuron de son industrie, là où d'autres pays investissent dans la reconversion. Or, les Flamands, plus nombreux et plus puissants économiquement, voient d'un mauvais œil l'argent public partir pour sauver l'industrie wallonne, oubliant au passage que cette industrie a fourni de l'emploi à plus d'un million de Flamands au temps de sa prospérité. Les leaders politiques flamands mettent alors leurs homologues wallons en garde : plus un franc flamand pour la sidérurgie wallonne. C'est un coup de tonnerre. La Belgique va-t-elle survivre à ce diktat flamand ? Les mouvements nationalistes flamands réclament ouvertement la scission de la Belgique. Les Wallons, conscients de leur fragilité économique, appréhendent une telle issue, car ils veulent continuer à bénéficier de la réussite économique de la Flandre. C'est alors que les politiciens belges sortent une arme redoutable qui fait encore ses preuves aujourd'hui et qui n'est égalée nulle part dans le monde : le compromis à la belge. La recette est simple. Élaborer une solution à court terme satisfaisant toutes les parties et remettre aux calendes grecques la solution à long terme. En l'occurrence, l'accord préconisait qu'à chaque franc investi en Flandre un franc soit investi en Wallonie et vice-versa. En d'autres termes, main dans la main, Flamands et Wallons creusent la dette abyssale de la Belgique privant les générations futures de tout espoir d'une vie

meilleure. Concrètement, à chaque kilomètre d'autoroute construit en Flandre pour permettre aux touristes de rejoindre la côte belge devait correspondre un kilomètre d'autoroute à travers les Ardennes belges pour faciliter la traversée de la Belgique aux poids lourds néerlandais.

Mais la folie dépensière de la Belgique unitaire va prendre une autre dimension quand la Flandre a mis en œuvre son projet grandiose : faire de Zeebrugge le premier terminal gazier d'Europe. Des centaines de milliards de francs doivent être dépensés pour atteindre cet objectif. Mais, en fonction de la doctrine : un franc investi en Flandre exige un franc investi en Wallonie, cette dernière se trouve dans l'obligation de déboursier la même fortune. Pas facile lorsqu'on n'a pas de projets. Mais impossible n'est pas wallon. Toutes les baronnies de Wallonie, gérées depuis des années par des politiciens soucieux uniquement de leur réélection, foisonnent d'idées pour gaspiller la manne mise à disposition par l'État. Maisons du peuple, cercles culturels et centres de formation poussent comme des champignons à travers la Wallonie. En Province de Liège toutefois, le gouverneur est frappé par un éclair de lucidité. Sur suggestion puissamment argumentée du professeur Renquin, il décide d'utiliser l'argent disponible pour créer un centre de recherche. Une décision délicate et courageuse, fortement contestée par ses amis politiques qui ne voient pas comment un centre de recherche peut amener de nouveaux électeurs. Mais, coaché par le professeur Renquin, le gouverneur tient bon et le Centre des Technologies de l'Information voit le jour.

Pour arriver à ses fins, le professeur Renquin a dû mentir sur les objectifs du centre de recherche et donner l'impression d'être en accord avec le gouverneur. Celui-ci considère le CTI comme un outil mis à disposition de l'industrie locale. En

d'autres termes, le CTI doit permettre d'injecter de l'argent public dans le développement d'entreprises privées dans l'intérêt de la région et surtout des actionnaires des entreprises bénéficiaires. Pour Renquin, l'ambition inavouée est tout autre. Il compte utiliser le CTI comme rampe de lancement de sa carrière internationale.